

Lettres d'une autre

André Brochu

Naïm Kattan

Volume 11, numéro 1, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200545ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200545ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1985). Lettres d'une autre. *Voix et Images*, 11 (1), 123–124.

<https://doi.org/10.7202/200545ar>

Essai

Lettres d'une autre

par André Brochu, Université de Montréal

Il existe encore quelques endroits au Québec où les étudiants en lettres lisent Montesquieu. L'Université de Montréal en est un. On y trouve même une femme professeur qui vient d'écrire, dans le goût des **Lettres persanes**, un livre intitulé **Lettres d'une autre** et publié simultanément à Montréal et à Paris¹. Diablement littéraire, tout cela.

Mais quoi? Le Québec n'est-il pas une fiction, inventée par une génération qui en avait assez de mourir à petit feu et qui préféra tâter des grands incendies? Elle décréta donc, cette génération, l'existence d'une identité nationale et chercha à se donner les moyens de sa politique. Vingt ans après, le rêve est crevé mais le feu, le grand feu reste, il dévore. Jamais n'avons-nous tant vécu ni écrit, à tort et à travers, ouverts à tous les avenir pourvu qu'ils ne répètent rien d'un passé qui n'a jamais fait d'autre preuve que celle de notre foncière inexistence.

Il est sans doute significatif que la signataire des **Lettres** soit une autre, une Persane anachronique et séduisante, plus québécoise que ces Québécois désormais incapables d'assumer la pensée du pays. Quand il est devenu si sot d'espérer un épanouissement collectif, la seule voix qui puisse encore maintenir la fiction du Québec est celle d'une aimable immigrante. Encore n'adopte-t-elle sa nouvelle patrie que parce qu'elle est *en voie de disparition* (p. 123), prête à troquer comme elle son appartenance contre une autre, contre la grande putain d'Autre. Jeu d'amour et de mort.

Il faut louer Lise Gauvin d'avoir repris, en l'actualisant, le discours du fondamental, lequel a nourri, se nourrissant d'elles, les voix des auteurs qui ont cristallisé, au cours de notre histoire, le vouloir-vivre collectif depuis François-Xavier Garneau jusqu'à Miron. Ce discours peut sembler court, impolitique ou désespérant, rengaine d'échec sans cesse refaisant le désert autour d'elle. Au moins témoigne-t-il d'un sens de la dignité contre lequel rien ne saurait prévaloir.

On pourrait ensuite reprocher à Roxane de s'indigner trop longuement des vexations que les *Canadiens* font subir aux francophones, qu'il s'agisse de la galerie d'art 49^e Parallèle à New York, d'un colloque de l'Association internationale des Études canadiennes à Vancouver ou de l'attitude de la population manitobaine à l'égard de sa minorité parlant français. Comme si l'on pouvait attendre autre chose du Canada, pays unilingue à part quelques poches artificiellement maintenues et le Québec, ce Québec dont la population n'a jamais vraiment opté pour le français. Choisir le français supposerait de choisir la souveraineté.

Dans l'époque post-référendaire, voire post-nationaliste que nous vivons, il est capital de faire le point: de reconnaître les pratiques culturelles qui ont surgi au cours des quinze dernières années et modifié profondément le paysage idéologique, littéraire et artistique, et d'interroger le discours

indépendantiste qui a véhiculé nos espoirs les plus chers. Cette dernière tâche n'est pas facile, et on ne saurait tenir rigueur à Lise Gauvin d'avoir un peu escamoté la question, alors qu'il s'agissait surtout pour elle de rappeler, le plus habilement possible, que le pays est encore et tout entier à faire. D'autre part, l'évocation du présent climat culturel est d'une grande justesse et confère beaucoup d'intérêt à l'entreprise. *Tu auras sans doute perçu qu'il y a malgré tout dans ce Québec plus de ferveur que de morosité, plus d'enthousiasme que de désenchantement, et ce même si la crise de conscience actuelle se greffe à une crise d'identité permanente* (p. 20). Comment expliquer, si le Québec trahit massivement son destin, la vitalité de son théâtre ou de sa poésie? Certes, sa littérature fleurit en vase clos et ne *mobilise* plus personne; mais n'est-elle pas quand même le signe d'un possible épanouissement collectif? L'éclatement de la famille, la dénatalité, la crise économique, le chômage des jeunes, l'impact des technologies nouvelles, la régression internationale du français, le vieillissement de la population, l'expansion des colonies allophones, la libération des femmes, l'affirmation des minorités sexuelles, autant de paramètres qu'il faudrait étudier et que Roxane, le plus souvent, se contente d'évoquer par touches légères qui tout à la fois font apparaître la complexité mouvante des phénomènes et suggèrent leur interdépendance. Cette critique et cette sociologie allusives, qui circonscrivent d'un trait une œuvre ou un processus social, sont sans doute particulièrement accordées à la profusion et à la labilité des formes du Québec actuel. Elles appellent un approfondissement qui ne pourra venir que de l'effort conjugué de nos penseurs, mais aussi de l'Histoire réassumée et redevenue projet collectif.

C'est alors que les Persans, ou mieux les Iraniens, pourront se faire Québécois; et que les Québécois seront enfin eux-mêmes, c'est-à-dire n'importe qui.

1. Lise Gauvin, *Lettres d'une autre*, Montréal et Paris, l'Hexagone / le Castor astral, 1984, 126 p.